

UN APPRENTIS-
SAGE À DOUBLE
SENS POUR LES
ANIMATEURS
ET LES
PARTICIPANTS

MARIE VAN EFFENTERRE

Le caractère inédit de Quai des Langues pose un certain nombre de questions, notamment aux traducteurs qui y participent. Depuis septembre 2020, le programme propose des ateliers de traduction littéraire fondés sur la découverte d'objets littéraires dans la langue source ou la langue cible des animateurs. L'objectif est de permettre aux participants de s'affranchir de certaines inhibitions liées à l'apprentissage d'une langue seconde, et de ménager un espace d'hospitalité aux langues du groupe et à leurs locuteurs. Mais c'est aussi l'occasion d'œuvrer à l'élargissement des compétences des traducteurs littéraires, notamment en ce qui concerne la transmission des savoirs autour de la traduction. À côté des ateliers, le programme intègre ainsi deux espaces de réflexion, sous la forme de sessions de formation et d'une recherche-action collaborative qui favorisent les échanges entre pairs. Comment initier à la traduction littéraire sans avoir accès aux langues des participants ? Comment bâtir un atelier ? C'est ici l'occasion d'examiner plus attentivement les pratiques et les compétences des animateurs, ainsi que la place qu'ils occupent dans la définition du programme.

Une fabrique pédagogique collective

Quai des Langues est un défi à plusieurs titres. C'est un défi partiel, évidemment, car il s'appuie sur les apports des ateliers Traducteur d'un jour, qui depuis 2014 invitent des publics à plonger dans la traduction littéraire sans forcément maîtriser la langue du texte source. Le programme s'accompagne néanmoins de nouveaux en-

jeux. D'une part, les traducteurs n'ont pas accès à la totalité des langues des participants. D'autre part, les groupes se caractérisent par une grande hétérogénéité, où le nombre de langues parlées, les niveaux de français, l'habitus scolaire et la trajectoire migratoire varient considérablement d'une personne à l'autre. Cette configuration originale induit par conséquent un apprentissage à double sens. Pour les participants, la traduction littéraire est bien souvent une première, alors même que la traduction fait partie intégrante de leur quotidien (alternance codique, interprétariat, traduction mentale, outils de traduction automatique...). Pour les traducteurs, l'exercice est également inédit, puisqu'ils doivent naviguer au milieu d'une grande diversité de langues qu'en général ils ne comprennent pas. Cet obstacle initial instaure finalement une certaine symétrie dans la découverte et l'interconnaissance, de même qu'il a un effet bien concret sur l'élaboration et l'animation des ateliers.

Jusqu'à présent, les ateliers Quai des Langues ont pris place dans un contexte d'apprentissage préexistant : en milieu scolaire (UPE2A, MLDS, LV2 arabe...), ou dans le cadre d'associations et d'organismes de formation dispensant des cours de français langue seconde, principalement à destination de personnes primo-arrivantes. La grande diversité des publics répond à la richesse de leur répertoire linguistique : les ateliers ont pour dénominateur commun d'être des lieux d'expression plurilingue, dont les participants parlent généralement entre deux et cinq langues.

Il est sans doute bon de rappeler que la traduction littéraire occupe une place relativement marginale, en tout cas invisible, dans l'apprentissage du français langue seconde. Comme l'ont souligné certains chercheurs à propos du français langue étrangère (FLE), par exemple Nathalie Auger ou Sophie Alby, les langues des apprenants peinent à être reconnues comme une ressource. D'autres, comme

1 Les unités pédagogiques pour élèves allophones arrivants (UPE2A) sont un dispositif d'accompagnement mis en place dans l'enseignement secondaire, en parallèle des cours suivis en classe ordinaire. La Mission de lutte contre le décrochage scolaire prend en charge les élèves décrocheurs pour leur permettre de « raccrocher » ou d'obtenir une qualification.

Dirk Weissmann et Lucilla Lopriore, pointent la désaffection dont fait l'objet la traduction en didactique des langues. Il n'est donc pas étonnant que les initiatives menées autour de la traduction littéraire apparaissent relativement isolées. Quand elles sont mentionnées dans des publications, c'est sous l'égide d'autres intitulés. Les projets que nous avons repérés partagent en outre la particularité – assez paradoxale – de ne pas être animés par des traducteurs littéraires, mais plutôt par des binômes enseignant-auteur.

L'expérience des animateurs occupe une place centrale dans la réflexion pédagogique qui traverse Quai des Langues, et a contribué à la co-construction du programme dans son ensemble. C'est-à-dire non seulement les ateliers, mais aussi la formation et la recherche-action. Les sessions de formation, en particulier, sont nées d'un regard réflexif sur la pratique et sont fondées sur un principe d'apprentissage expérientiel. Pour le dire autrement, les traducteurs présents se fondent à tour de rôle dans la peau d'un animateur ou d'un participant à travers une mise en situation. Il s'agit par exemple d'imaginer un atelier à plusieurs à partir de langues minorées, ou de se mettre dans la situation d'un non lecteur-scripteur. Le renouvellement partiel des participants et du binôme de formatrices d'une session à l'autre s'est par ailleurs traduit par une passation d'expérience entre ceux qui avaient déjà animé un atelier et ceux qui découvraient la formation. Néanmoins, la grande majorité des traducteurs inscrits aux formations avait déjà une expérience dans des domaines professionnels proches – par exemple l'enseignement de la traduction et du FLE, ou l'animation d'ateliers de traduction et d'écriture. En parallèle, chaque animateur est invité à rédiger un compte rendu à l'issue de son atelier, qui est ensuite mis en ligne sur la plateforme du programme. Ces documents sont précieux, car cette mise à plat permet aux traducteurs de jeter un regard rétrospectif sur leur pratique, et aux nouveaux animateurs de piocher dans les comptes rendus pour se faire une idée du déroulement concret d'un atelier.

Il est vite apparu que les ateliers constituaient un espace d'expérimentation, et devaient le rester. C'est pourquoi ils ne suivent pas un

scénario fixe – comme cela existe ailleurs – mais s'organisent autour d'une série de sept modules qui peuvent être assemblés ou dissociés selon les projets : préparer son atelier, briser la glace, s'échauffer, traduire, mettre en commun, restituer, se dire au revoir. On peut par exemple décider de jumeler la présentation avec un moment d'échauffement ou morceler l'exercice de traduction en plusieurs activités, L'idée n'est pas de forcer la main : il s'agit plutôt de proposer un outil pour éviter de « caler » au moment de la préparation d'un atelier, et de pouvoir l'animer sereinement. Cette conception de l'atelier doit en grande partie aux retours d'expérience et aux interrogations des traducteurs. Leurs apports sont également intégrés aux formations dans le but d'en préciser le contenu.

Plus globalement, le mouvement de balancier entre pratique, formation et recherche-action favorise l'interconnaissance entre traducteurs et contribue à l'existence d'une communauté de pratiques. Les idées circulent, soit ostensiblement, soit de manière plus discrète : une référence griffonnée sur un bout de papier ou une discussion informelle participent aussi de la passation des savoirs. À terme, l'objectif est d'arriver à une meilleure mutualisation des ressources sur la plateforme du programme, pour éviter un éparpillement des informations.

Pratiques d'animation

Les ateliers sont marqués par une grande diversité de propositions dont il est difficile de faire la synthèse sans perdre en relief. Quelles sont les approches des traducteurs ? Dans leur ensemble, ces derniers mettent l'accent sur les compétences des participants, ou les placent dans une position d'expert vis-à-vis de leurs langues et du travail de traduction. Les participants risquant de se trouver rapidement dépassés par une avalanche d'explications, les animateurs ont en général été peu « linguaphages », pour adopter davantage une position d'écoute et d'appui. Le fait que beaucoup de traductions aient lieu vers des langues autres que celles que connaît l'animateur a en outre pour bénéfice d'évacuer un rapport de correction au français. Cela laisse les participants très libres de leurs

choix, qu'ils peuvent par ailleurs discuter avec les membres du groupe qui partagent la même langue. Cette démarche horizontale peut être rapprochée de celle du maître ignorant, d'après le nom de l'ouvrage que Jacques Rancière a consacré au pédagogue Joseph Jacotot. Cette posture, qui a été également étudiée par la chercheuse Maria Totozani, se caractérise par une ignorance authentique (l'enseignant ne *feint* pas de ne pas savoir), une conception horizontale de la transmission, et l'absence de contrôle des connaissances.

Un des premiers gestes de l'atelier consiste à ménager un espace aux langues de l'ensemble du groupe. On peut ici distinguer d'une part les langues premières, apprises pendant l'enfance et l'adolescence dans le cadre familial ou scolaire, et d'autre part les langues secondes, acquises pendant la trajectoire migratoire ou dans le cadre des loisirs. Poser la question « des langues que l'on porte en soi » comme l'a fait Lotfi Nia lors d'une formation avant d'être reprise par plusieurs traducteurs en atelier, c'est ouvrir la possibilité d'évoquer des langues qui sont invisibilisées du fait que le rapport qu'on entretient avec elles, et qui est très personnel, est généralement abordé au prisme de la seule compétence linguistique. Évoquer cette dimension-là, c'est donc prêter aussi l'oreille aux langues d'héritage, aux langues de tradition orale, aux langues du voisinage, aux langues discriminées, aux langues que l'on rêve d'apprendre, ou à tous les mots qui circulent à l'échelle d'un groupe ou d'une classe. L'attention fine des traducteurs aux langues du groupe confère à celles-ci une place tout au long de l'atelier : les participants peuvent traduire et échanger dans les langues qu'ils souhaitent, même s'ils ne les connaissent que partiellement. L'atelier est parcouru de « langues-relais » qui permettent aux participants de se livrer à de multiples opérations de vérification et de compréhension, essentielles au travail de traduction.

C'est à partir de cette phase-là, l'identification collective du répertoire linguistique du groupe, que se fait l'entrée concrète dans la traduction littéraire, et donc dans la création. Les activités d'échauffement proposées par les animateurs, par exemple autour des onomatopées et des expressions idiomatiques, permettent de mettre en évidence ce qui se joue d'une langue à l'autre : les champs sémantiques

tiques refusent parfois de coïncider, les métaphores ne convoquent pas les mêmes images, la forme prend en charge une partie du sens... Traduire « il fait un froid de canard » ou le vers de Racine « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes » répond au même objectif : montrer que la traduction littéraire est une affaire de créativité et de choix, mais que c'est aussi par la pratique qu'on découvre ces petites chausse-trappes linguistiques, et par le jeu avec la langue qu'on trouve des solutions.

L'atelier est d'autre part l'occasion d'introduire la traduction littéraire en tant que métier. Il ne va pas nécessairement de soi qu'on traduit des livres, qu'il s'agit d'une activité rémunérée, validée par l'impression du nom du traducteur sur l'ouvrage, et qu'il existe d'autres professions connexes, comme l'interprétariat. Les animateurs, pour ce faire, présentent généralement côte à côte l'édition originale et sa traduction, auxquelles s'ajoutent parfois des exemplaires traduits dans d'autres langues. Cette démonstration par l'exemple, déjà pratiquée par certains traducteurs dans d'autres cadres et discutée en formation l'année dernière, en dit finalement beaucoup plus qu'une explication longue et abstraite, d'autant que le français reste pour les participants une langue en cours d'acquisition.

L'apport des ateliers tient aussi au caractère littéraire des textes proposées. Les œuvres abordées appartiennent à un éventail de genres : poèmes et calligrammes, extraits de nouvelles ou de romans, textes dramatiques, albums jeunesse, bandes dessinées, contes et comptines, chansons... Les animateurs ont pour point commun d'avoir généralement choisi des « textes à contraintes ». Le vers, la rime, la répétition et la prosodie permettent d'une part aux animateurs d'avoir des points de repère dans la langue cible des traductions, et aux participants de jouer avec la langue. La présence d'images ou de musique ouvre également un niveau de compréhension supplémentaire et « porte » une partie des consignes de travail. Les œuvres sont pour la plupart outillées d'un glossaire et une large partie de l'atelier est consacrée à « un débat interprétatif », pour reprendre les termes de la chercheuse Anne-Laure Biales. La littérature, peu mobilisée dans les cours de français à destination

de publics allophones, offre des clés d'intelligibilité de soi et du monde, soit en s'écartant de l'expérience migratoire, soit en l'abordant directement. Il y a donc une éthique du choix des textes. L'entrée dans la littérature est d'autre part désacralisée au moyen d'une approche par le jeu et d'une prise en charge collective de la traduction, qui s'est aussi manifestée dans les restitutions, par exemple sous la forme de mises en voix. Le poème « Liberté » de Paul Éluard, traduit dans le cadre de l'atelier d'Élodie Dupau, a montré dans ce contexte qu'il conservait toute sa puissance évocatrice. Les difficultés du texte – ellipses grammaticales et complexité du lexique – ont été évacuées par le travail collectif de traduction, l'entraide à l'échelle du groupe, et le temps consacré à la compréhension.



Les ateliers sont une affaire de réciprocité, au sens où les animateurs comme les participants apprennent les uns des autres au cours des séances. Celles-ci constituent bien souvent un moment de pause dans un cycle effréné d'apprentissage, sanctionné par des tests et des évaluations qui donneront ensuite accès à une carte de résident ou à une formation. Pour les participants, c'est aussi l'occasion de lever des obstacles à l'apprentissage du français par le jeu et la création. La dimension contrastive de la traduction littéraire favorise l'apprentissage de la langue seconde et invite à être plus attentif et réflexif face aux stratégies de traduction qui font le quotidien des personnes allophones. Je pense en particulier aux usages de la traduction automatique, dont les aspects piégeux ne sont pas forcément appréhendés à leur pleine mesure par les participants, alors même qu'ils y ont constamment recours. Lieux d'expression pluri-lingue, les ateliers participent également à donner une reconnaissance aux langues parlées dans le groupe, et par extension à leurs locuteurs. Du côté des traducteurs, les ateliers et les formations offrent une opportunité d'affûter leurs outils en situation d'animation, qu'ils peuvent ensuite mobiliser dans d'autres cadres. La rencontre avec les participants, souvent forte émotionnellement, leur permet enfin de mieux identifier les langues, la diversité linguistique et les enjeux de l'apprentissage.